

## Robespierre et Henri Guillemin : une question de foi ?

---

Martine Jacques

En proposant d'étudier ce sujet, je n'ignorais pas que sa problématique avait déjà été pour une part traitée, notamment en 2013 lors d'un colloque organisé par l'association Présence d'Henri Guillemin, à laquelle je n'appartenais pas encore. Un ouvrage important en a été tiré : *Henri Guillemin et la Révolution française : le moment Robespierre*<sup>1</sup> auxquels de nombreux historiens, dont Claude Mazauric, Florence Gauthier et Marc Belissa, parmi d'autres, ont contribué en évoquant cette question de la foi chez Robespierre, notamment dans ses liens avec Rousseau et, plus généralement, dans l'historiographie concernant l'Incorruptible.

N'étant ni historienne ni encore une spécialiste de Guillemin chevronnée, mais spécialiste de littérature française du XVIIIème siècle, il m'a semblé plus juste et, je l'espère, plus utile à cette journée d'études, d'aborder ce sujet sous un angle décalé, propre à ma discipline, même si l'historiographie s'en est aussi emparée depuis une vingtaine d'années avec ce que l'on nomme le *linguistic turn*, qui porte sur l'analyse des formes du discours de l'historiographie.

Dans un premier temps, il est nécessaire de montrer que la figure de Robespierre a longuement accompagné la pensée d'Henri Guillemin, historien, chrétien, et orateur. Depuis les années 1960 jusqu'à l'acmé que constitue le bicentenaire de la Révolution en 1989, Henri Guillemin n'a cessé de se pencher sur cette figure qui, comme le dit Marcel Gauchet encore cette année, est « l'homme qui nous divise le plus »<sup>2</sup>. Il l'a évoqué dans de nombreuses conférences, dont *Silence aux pauvres*<sup>3</sup> constituera la concrétion écrite, mais aussi dans de multiples articles et dans une monographie qui montre l'intérêt constant qu'il a porté à l'Incorruptible<sup>4</sup>. Sa vision, souvent polémique et très subjective, s'inscrit néanmoins dans une connaissance approfondie des travaux scientifiques, au moins français, centrés sur la Révolution tout en lui permettant de mettre en évidence sa conception, si personnelle, d'une historiographie dont la finalité est de détruire les lieux communs imposés à la postérité par les vainqueurs de l'Histoire.

Dans un second temps, nous reviendrons sur ce que H. Guillemin conçoit de la religion de Robespierre, sur laquelle plane encore aujourd'hui un certain vague des analyses historiques ou philosophiques. Qu'est-ce que son rousseauisme ? S'articule-t-il avec une foi chrétienne ? Qu'est-ce

---

<sup>1</sup> J.M. Carité/ P. Berthier, *Henri Guillemin et la Révolution française : le moment Robespierre, actes du colloque organisé le 26 octobre 2013 par l'association Présence d'Henri Guillemin*, Bats, Utovie/h.g., 2014.

<sup>2</sup> M. Gauchet, *Robespierre. L'homme qui nous divise le plus*, Paris, Gallimard, coll. L'Esprit de la cité, 2018.

<sup>3</sup> H. Guillemin, *Silence aux pauvres ! Libelle*, Paris, Arléa, 1989.

<sup>4</sup> H. Guillemin, *Robespierre : politique et mystique*, Paris, Le Seuil, 1987.

que la mystique de Robespierre peut nous indiquer de la foi de ce dernier - telle qu'Henri Guillemin la conçoit, la décrit et l'écrit ?

En conclusion, nous verrons que la figure de Robespierre est d'autant plus fascinante pour notre auteur qu'elle concentre en elle un grand nombre de traits qui constituent les invariants de sa propre pensée, de sa propre écriture, de sa propre parole, comme en un miroir de sorcières - Maximilien est le reflet de nombreux myèmes qui sont aussi ceux d'Henri Guillemin : religiosité incandescente, fascination pour le secret, puissance du verbe, goût du martyr, amour du peuple et choix du politique.

\*\*\*

La figure de Robespierre a accompagné très longtemps le catholique hors normes qu'est Henri Guillemin. Pendant une vingtaine d'années, entre 1967 et 1987, l'orateur mâconnais a en effet donné plusieurs conférences concernant l'« Incorruptible » (ou « le Tyran » selon le point de vue que l'on adoptera). A la RTBF, en Suisse, dans des interviews, H. Guillemin s'est interrogé sur la Révolution française, avant de se concentrer sur la figure de l'avocat d'Arras. On peut retrouver tous ces éléments dans les actes du Colloque publié chez Utovie<sup>5</sup>. Patrick Berthier a déjà présenté la genèse du *Robespierre, politique et mystique*, publié au Seuil en 1987, lorsque les prémices du Bicentenaire s'annoncent<sup>6</sup>. S'en suit en 1989 la publication de *Silence aux pauvres!*, joliment et malicieusement sous-titré « libelle », qui reprend sur le même ton que celui des conférences les grandes thèses concernant la Révolution soutenues par son auteur. On peut les résumer à quelques grands traits, frappants et polémiques :

- 1989 n'est pas une révolution ; 1792 en est bien une.
- La Déclaration des droits de l'homme est peu conséquente, voire une simple farce car elle ne propose qu'une égalité théorique et sacralise le droit de propriété.
- L'affairisme et la crainte envers le petit peuple demeurent vivaces parmi les Conventionnels : le pire, sur ce point, est Danton.
- La guerre est déclenchée pour éloigner et enrégimenter les forces populaires ; Valmy n'est qu'un simulacre (300 morts côté français) et plus tard, Carnot un simple prédateur des terres qu'il conquiert.

---

<sup>5</sup> P. Rödel, « Les conférences retrouvées d'Henri Guillemin sur la Révolution », *Henri Guillemin et la Révolution française, op.cit.*, p. 147-154.

<sup>6</sup> P. Berthier, « Sur l'élaboration du Robespierre de Guillemin », *Henri Guillemin et la Révolution française, op.cit.*, p. 11-22.

- Les Girondins sont doublement coupables : ils ont voulu la guerre à l'extérieur et poussé à la guerre intérieure.
- Robespierre tombe sous les coups conjoints des agioteurs et des athées, ces bourgeois voltairiens libéraux, à tous les sens du terme, dont la parfaite figure serait Boissy d'Anglas.
- Il demeure la noirceur de la Terreur ; contrairement à ce que pourraient laisser penser les précédents items, jamais H. Guillemin ne l'a ignorée ni le l'a limitée aux « circonstances ». Même si, pour lui, ces dernières y ont contribué, elle demeure toutefois un mystère.

Je m'appuierai sur les conférences, leur transcription écrite, la monographie mais je reviendrai surtout sur les textes donnés à la *FAN L'express*, devenu par la suite *L'Express*, quotidien de Neufchâtel, peut-être moins étudiés. Ces brefs articles – une à trois pages – se présentent comme la transmission, sur le ton de la conversation à bâtons rompus, de coups de cœur ou de coups de gueule, concernant le plus souvent des ouvrages récemment publiés. Choisis et réunis dans un livre posthume intitulé *Les Passions d'Henri Guillemin*, préfacé par Jean Lacouture<sup>7</sup>, l'année même de la mort d'Henri Guillemin, ces textes montrent à merveille la passion constante qu'il a éprouvée pour la Révolution et peut-être plus encore pour son historiographie. En effet homme de discours, historien par rebond, Guillemin cite peu de sources inédites de première main en ce qui concerne la Révolution (contrairement à d'autres de ses travaux comme par exemple pour Hugo) mais il lit beaucoup à ce sujet.

Il connaît la plupart des grandes sommes : il est ainsi très marqué par *l'Histoire des Girondins*<sup>8</sup> de Lamartine, bien évidemment et la cite toujours car il y voit, à juste titre, le travail d'un homme qui, animé initialement d'un projet de défense des Girondins, finit par comprendre la véritable stature politique et personnelle de Robespierre. De plus, il sait gré à l'illustre Mâconnais de l'avoir exempté de la responsabilité de la Grande Terreur, en faisant au contraire de lui une victime des membres du Comité de Salut Public qui le trahirent le 8 Thermidor. Henri Guillemin n'a de cesse de rappeler la belle formule lamartinienne : « ils le couvrirent pendant 40 jours du sang qu'ils versaient »

Il dialogue féroce avec Michelet qu'il déteste pour sa méfiance à l'égard du religieux, et son hostilité de principe aux membres de la Commune de Paris, même si en vieillissant il semble devenir

<sup>7</sup> *Les Passions d'Henri Guillemin*, J. Lacouture préf., Boudry, La Baconnière, 1994.

<sup>8</sup> On pourra lire avec profit la très belle édition préfacée par M. Ozouf et établie par Anne et Laurent Theis : A. de Lamartine, *Histoire des Girondins*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2014.

un peu plus sensible à sa puissance stylistique, regrettant toutefois un pathos pour lui inapproprié. Mais le polémiste n'hésite pas dans ses entretiens avec Patrick Berthier à relancer la polémique qui a eu lieu entre Jules Michelet et Louis Blanc à propos des 27 erreurs factuelles que ce dernier aurait relevées dans sa fameuse *Histoire de la Révolution française*, concernant surtout Robespierre. Il ne met pas en cause ces critiques pour lui attestées<sup>9</sup>, alors que J. Michelet s'est au contraire défendu sur ce point et a répliqué vertement à L. Blanc. Il est logique et cohérent qu'H. Guillemin fasse davantage confiance au penseur utopiste largement inspiré par le christianisme qu'à l'historien romantique. En revanche, il est très attaché à la vision jaurésienne de la Révolution, telle en tout cas qu'il l'a décrite et analysée dans *l'Arrière-Pensée de Jaurès*<sup>10</sup>. Selon lui, J. Jaurès a toujours cru en la nécessité impérieuse d'une dimension « religieuse », au moins au sens étymologique du terme, pour toute société qui se veut réellement accueillante au peuple réel et conforme à l'idée d'une révolution qui concilie la liberté individuelle et l'égalité effective.

Enfin il connaît bien les travaux de ses contemporains et ceci, des années 1960 jusqu'au crépuscule de sa vie. Dans ses conférences, il cite Albert Soboul, bien que marxiste et athée - ce qui constitue un gros défaut pour lui - car il lui sait gré d'avoir montré que la déchristianisation des classes populaires n'était pas si marquée qu'on l'avait dit jusqu'alors et que l'athéisme régnait surtout dans les classes bourgeoises et possédantes.

Il cite également dans ses conférences, Jean Massin, musicologue proche de Claudel, qui a écrit un *Marat*<sup>11</sup> en 1960 et fait de ce dernier « un homme désintéressé » dont la figure touche d'autant plus Henri Guillemin qu'il a violemment attaqué Voltaire lors de son transfert au Panthéon. Henri Guillemin reviendra d'ailleurs sur cette figure de Marat, en juin 1989, quand elle n'est vraiment pas à la mode, pour rappeler les travaux de J. Massin et également ceux, plus anciens, de Gérard Walter sur *l'Ami du Peuple*<sup>12</sup>, faisant de lui « une âme romantique » ... et un rousseauiste convaincu. Alors qu'il déteste Jacques-René Hébert, l'autre journaliste enragé qu'il juge corrompu et vil, il dresse le portrait d'un Marat vivant pauvrement et n'hésite pas à affirmer à son propos « et je *sais* aussi que Marat, dans sa vie quotidienne, dans ses rapports humains, était la loyauté même, la simplicité même, je dirais la bonté même<sup>13</sup> », n'ignorant rien de l'audace polémique dont il fait ici preuve, au long d'un article publié dans un tranquille quotidien local suisse, à propos d'un de leurs compatriotes qui sent grandement le souffre et n'a cessé d'appeler au meurtre et à l'épuration.

---

<sup>9</sup> P. Berthier, *Henri Guillemin tel quel*, Bats, Utovie, p. 170-171.

<sup>10</sup> H. Guillemin, *L'arrière-pensée de Jaurès*, Paris, Gallimard, 1966.

<sup>11</sup> J. Massin, *Marat*, Paris, Club français du livre, 1960.

<sup>12</sup> G. Walter, *Marat*, Paris, Michel, 1933.

<sup>13</sup> *Les Passions d'Henri Guillemin*, J. Lacouture préf., *op.cit.*, article du 6 juin 1989, p.221. C'est nous qui soulignons.

En 1988, il propose un article sur l'ouvrage d'André Stil, journaliste de *l'Humanité* qui vient de publier *Quand Robespierre et Danton inventaient la France*<sup>14</sup> : il l'approuve en ce qui concerne l'importance accordée à Robespierre, mais reproche à ce communiste d'avoir inutilement grandi Danton le Corruptible et d'avoir « estimé en somme que cette manie religieuse dont fit preuve l'Incorruptible n'était au lieu d'actes concrets qu'une évasion par le haut.<sup>15</sup> »

Il s'intéresse aussi en août de la même année à Jacques Solé qui publie *La Révolution en questions*<sup>16</sup>, et s'il reconnaît un grand intérêt au texte, il lui reproche cependant d'être un peu trop influencé par la vision anglo-saxonne qui « voit un dérapage après 1791<sup>17</sup> », et de surestimer l'influence de la foi sur les élites. Il fait ainsi la critique en miroir de ce qu'il avait apprécié chez Soboul. « J. Solé se trompe (et avec une ampleur qui déconcerte) sur un point dont j'avoue qu'il m'intéresse au plus haut point : il s'agit de la pensée religieuse en France au XVIIIe siècle.<sup>18</sup> » J. Solé affirme en effet qu'elle est encore très partagée même chez les élites - et les actuelles études littéraires et historiques portant sur les bibliothèques de cette époque tendent toutes à confirmer cette opinion, quoi qu'en pense Henri Guillemin. Pour ce dernier, si le peuple n'est pas athée, les élites le sont incontestablement et la Convention est remplie d'horribles esprits voltairiens : seuls, « [l]es deux champions (inégaux) de l'esprit religieux, à la Convention sont l'évêque Grégoire, noble et grande figure et Robespierre, autrement considérable.<sup>19</sup> »

Il salue ensuite en juillet 1989 l'ouvrage de Robert Mazauric présentant des écrits de Robespierre<sup>20</sup>, même s'il lui reproche d'être marxiste et constate, au-delà de son cas particulier, que d'une manière générale « l'histoire s'obstine à ne pas marquer l'opposition - au vrai l'abîme - qui sépara J.-J. Rousseau de Voltaire et Robespierre, disciple passionné de Jean-Jacques, d'un Condorcet.<sup>21</sup> »

Enfin, il attaque, de manière retenue mais certaine, Chantal Thomas pour *La Reine Scélérate*<sup>22</sup>, ouvrage consacré aux pamphlets dirigés contre Marie-Antoinette. Il lui reproche, non pas son sujet car il juge ignobles les accusations, en particulier d'inceste, portées contre l'Autrichienne, mais de ne pas avoir spécifié que certaines d'entre elles circulaient déjà bien avant 1793. Il donne un exemple précis et juste mais, au vu de l'ouvrage pris en son entier et de tous les travaux de Ch. Thomas sur le

---

<sup>14</sup> A. Stil, *Quand Robespierre et Danton inventaient la France*, Paris, Grasset, 1988.

<sup>15</sup> *Les Passions d'Henri Guillemin*, J. Lacouture préf., *op.cit.*, article du 6 avril 1988, p.134.

<sup>16</sup> J. Solé, *La Révolution en questions*, Paris, Le Seuil, 1988.

<sup>17</sup> *Les Passions d'Henri Guillemin*, J. Lacouture préf., *op.cit.*, article du 15 août 1988, p.166.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p.169.

<sup>20</sup> R. Mazauric (éd.), *Ecrits de Robespierre*, Paris, Messidor-Editions sociales, 1989.

<sup>21</sup> *Les Passions d'Henri Guillemin*, J. Lacouture préf., *op.cit.*, article du 3 juillet 1989, p.226. A noter qu'H. Guillemin déteste tout particulièrement en tant qu'il fut Girondin et, selon lui, représentant d'un athéisme élitiste et mortifère.

<sup>22</sup> Ch. Thomas, *La Reine scélérate : Marie-Antoinette dans les pamphlets*, Paris, Le Seuil, 1989.

sujet, il fait preuve tout de même d'un certain regard excessivement soupçonneux à l'égard de l'auteur.

Mais son grand ennemi de l'époque est François Furet, principale cause de son « insupportation » (néologisme stendhalien) qui l'a poussé à écrire *Silence aux Pauvres* et qu'il lamine allègrement, en caricaturant sa pensée, peut-être moins sa personne, et en lui reprochant tout à trac de confondre transformation et révolution, d'être un publicitaire, et de favoriser une lecture « réactionnaire » des événements révolutionnaires. Il souhaite remettre « ce Furet à la place qui lui revient : quelqu'un qui s'entend comme personne à sa propre « réclame » et qui, au surplus, présente de la Révolution française une interprétation truquée et lénifiante, qui ravit les réactionnaires.<sup>23</sup>»

On mesure, par ces exemples, combien les lectures de l'historiographie révolutionnaire qui lui est contemporaine, sont nombreuses, variées, et constantes chez H. Guillemin. On remarque également qu'elles favorisent les grandes sommes mais aussi les auteurs qui ne sont pas de formation purement historique, depuis A. de Lamartine et J. Jaurès jusqu'à J. Massin, avant tout musicologue, Ch. Thomas spécialiste de littérature, ou Jean-Philippe Domecq qui définit son texte sur Robespierre<sup>24</sup> comme de la littérature. On voit ici émerger ce qui constitue peut-être une des spécificités du récit historique de Guillemin, construit sur un mode d'approche hybride qui se nourrit de la force et de la forme du discours autant que de son contenu, en impliquant des subjectivités qui se veulent sources de reviviscence.

On mesure enfin combien les lignes d'interprétation de Guillemin sur les personnages comme sur les événements révolutionnaires sont liés à l'opposition entre ceux qui ont la foi, même en un sens vague, et ceux pour qui la religion n'a pas sa place dans le geste et dans la geste révolutionnaires.

\*\*\*

---

<sup>23</sup> *Les Passions d'Henri Guillemin*, J. Lacouture préf., *op.cit.*, article du 16 octobre 1989, p.244.

<sup>24</sup> J.-P. Domecq, *Robespierre, derniers temps*, Paris, Gallimard, coll. Folio histoire, 2011, [Le Seuil, 1984].

Ce dernier point mérite un véritable développement : chez Guillemin, on trouve peu de considérations sur les forces internes et externes en présence qui conduisirent à l'élimination de Robespierre ou, plus exactement, il n'y a que deux moteurs qui mèneront à sa condamnation : les convoitises financières et l'irréligion. Il l'affirme très clairement, en premier lieu dans ses conférences, puis dans *Silence aux Pauvres* :

« Les trois assemblées qui vont gouverner jusqu'au Directoire : l'Assemblée nationale, la Législative, la Convention, seront toutes les trois - la Convention aussi - composées de propriétaires. La première, au lendemain des émeutes rurales de juillet 1789, aura soin de doter la Propriété d'un attribut inédit, renforcé, solennel. Et nous admirerons Danton, le jour même où la Convention tiendra sa première séance, apportant au soutien de la fortune acquise un adjectif inattendu, et grandiose. Odieux, intolérable, ce Robespierre qui ose, en avril 1793, proposer une limite officielle au droit de propriété. Il est fou ; un malfaiteur, un anarchiste.<sup>25</sup> » Le non-marxiste qu'il revendique d'être n'hésite cependant pas sur ce sujet à évoquer « une conscience de classe<sup>26</sup> ». Il fait de Robespierre un homme qui, plus que tout, a voulu non représenter mais « incarner » le peuple souffrant, le peuple qui ne peut se contenter d'une égalité formelle. C'est ce peuple d'indigents qui est condamné à travers lui, selon Guillemin.

Toujours d'après lui, ce désir d'incarnation robespierriste n'a de sens que parce qu'il est lié à une religiosité sans faille, brûlante et « mystique ». Comme beaucoup d'historiens, H. Guillemin voit en Robespierre un adepte du Rousseau auteur de *La confession du Vicaire Savoyard*, texte occupant une bonne partie du Livre IV de *L'Emile* mais il va plus loin que ses confrères en affirmant dans ses conférences que Robespierre a certainement gardé des pratiques religieuses proches du christianisme ; il fait des Lebon (la famille qui héberge Robespierre) une famille pratiquante et indique que Robespierre priait certainement chaque matin. Il y a là une extrapolation peu argumentée et parfois même reposant sur l'argumentation des ennemis de Maximilien qui, en Thermidor, ont justement voulu faire de lui « un cagot » pour mieux l'enfoncer. Henri Guillemin use ainsi d'arguments dont, par ailleurs, il dénonce la malignité. Il se sait sur un terrain miné et avance avec une précaution assez inhabituelle chez lui et très touchante car il assume ici clairement sa subjectivité voire sa rêverie.

Toutefois, il suit globalement l'opinion de la quasi-totalité des historiens concernant le rousseauisme de Robespierre dont il admet qu'il a été la puissance matricielle de la pensée du maître de la Convention. Cette filiation repose sur une revendication explicite de Robespierre, notamment lors du grand discours du 18 floréal précédant la Fête de l'Être suprême. Toutefois cette filiation est

---

<sup>25</sup> H. Guillemin, *Silence aux Pauvres !*, op.cit, p.11.

<sup>26</sup> *Ibid.*

examinée aujourd'hui avec plus de précautions qu'il y a trente ans : cette revendication affichée par Robespierre dans le cadre d'un discours qui a pour but d'emporter la conviction des Constituants lorsqu'il est déjà fragilisé ne rend pas nécessairement compte d'une réalité effective ni ne renvoie nécessairement à une idéologie parfaitement identique. Les littéraires mais aussi les philosophes et les historiens du droit ont contribué à nuancer la vision d'un Robespierre tentant d'appliquer intégralement les principes politiques du *Contrat social* ou religieux du *Vicaire savoyard*.

Et cela de trois manières ; premièrement en montrant que d'autres penseurs politiques inspirent Robespierre, deuxièmement en relativisant la passion religieuse et déiste chez le politique, et troisièmement en montrant que les statuts des discours que l'on rapproche dans l'historiographie sont en réalité fondamentalement différents.

Les historiens du droit, en particulier Eric Desmons, montrent la dimension machiavélienne de la pensée et de l'action de Robespierre qui voit, comme le florentin, dans la capacité du politique à se saisir de l'événement, le moyen d'imposer sa propre vertu<sup>27</sup>. Mais bien sûr, E. Desmons montre aussi que là où Machiavel sépare clairement *virtu* et vertu, Robespierre au contraire les confond, y compris pratiquement, en faisant de ses ennemis des êtres nécessairement dénués de vertu. Se donnant en pratique pour mission d'incarner la *virtu* du peuple (surtout de Paris), il s'imagine également en représenter la vertu, selon des normes fortement influencées par une morale chrétienne, sinon catholique. D'autres auteurs ont montré que Robespierre avait pu être également influencé par le jansénisme, communément partagé à cette époque par les milieux parlementaires et juridiques surtout dans le Nord de la France. On connaît aussi l'influence des religions civiles antiques sur Robespierre et notamment sa fascination avec Saint Just pour l'organisation de Sparte.

D'autres auteurs encore ont insisté sur le fait que jusqu'en 1794, Robespierre mentionne assez peu Rousseau et que ce dernier ne sera d'ailleurs panthéonisé qu'après Thermidor. Ainsi, Jacques Guillhaumou précise-t-il que c'est au nom de la raison que, dès son premier mémoire d'avocat, Robespierre rend le nom de peuple « sacré et majestueux » et non pas de la Providence. Les avis demeurent donc très partagés sur la foi déiste de Robespierre<sup>28</sup>. Et il est clair que, sur ce point, l'historiographie postérieure à la mort de Guillemin est beaucoup plus prudente. Si l'on prend les deux dernières biographies françaises importantes consacrées à la figure de l'Incorruptible, celle de Jean-Clément Martin<sup>29</sup> et celle d'Hervé Leuwers<sup>30</sup>, on constate qu'elles n'évoquent pas la foi qui

---

<sup>27</sup> E. Desmons, « Réflexions sur la politique et la religion, de Rousseau à Robespierre », *Revue française d'histoire des idées politiques*, n°29, 2009/1, p.77-93.

<sup>28</sup> J. Guillhaumou, « Robespierre et la formation de l'esprit politique au cours des années 1780. Pour une ontologie historique du discours robespierriste. », *Mots. Les langages du politique*, n°89, 2009/1, p.125-137.

<sup>29</sup> J.-C. Martin, *Robespierre : la fabrication d'un monstre*, Paris, Librairie Académique Perrin, 2016.

<sup>30</sup> H. Leuwers, *Robespierre*, Paris, Fayard, 2014.



aurait été celle de Robespierre et analysent l'instauration du culte de l'être Suprême soit en termes d'événement pris dans un rapport de force avec les différentes factions chez J.-C. Martin ou bien chez H. Leuwers, en termes de discours performatif tentant de résoudre des apories -notamment l'impossibilité de mettre fin aux factions toujours renouvelées- dont les Robespierristes seraient à ce moment-là devenus conscients.

Il existe donc une divergence essentielle entre les modalités et finalités des énonciations chez Rousseau et chez Robespierre et il est clair qu'Henri Guillemin, littéraire de formation, ne pouvait qu'en être conscient. La pensée politique rousseauiste est une pensée qui développe une logique à partir d'un supposé, présenté comme un mythe explicatif non comme une vérité historique. Ainsi de l'homme primitif dans le *Discours sur l'Origine des Inégalités* ou du grand Législateur dans le *Contrat Social* ; qui ne sont que des fictions et Rousseau le dit clairement. Mais Robespierre n'est pas dans l'espace du discours mythique ou explicatif ; avocat puis homme politique, il est - et a toujours été - dans l'espace du discours performatif, qui a pour finalité de faire advenir ce qu'il annonce. L'avocat d'Arras n'est pas un intellectuel perdu en politique ; il prend place dans l'ordre de l'historique, du pragmatique et il n'est pas possible de lire ses discours comme un simple décalque de la pensée philosophique de J.-J. Rousseau. Les mêmes mots n'ont pas, pour leurs auteurs comme pour leurs récepteurs, ne peuvent avoir le même sens car ils n'ont pas la même fonction et ne découpent donc pas une même réalité.

H. Guillemin aime Rousseau sur lequel il a travaillé<sup>31</sup>. Il aimerait voir en Robespierre le Vicaire Savoyard mis en actes et concrétisé. Il est cependant trop fin, trop connaisseur de la puissance des discours et de leur fonctionnement, trop sensible au respect de la vie pour y croire vraiment.

C'est pourquoi son jugement est moins catégorique que bien souvent : s'il souligne souvent la sensibilité de Robespierre et son amour des enfants, faisant de lui un rêveur, parlant dans sa conférence de 1975 à Bruxelles de son côté enfantin, évoquant aussi son attachement à son frère, ou encore ses premiers idéaux (contre la peine de mort, contre le serment civil du Clergé), il demeure tout de même confondu devant la violence politique engendrée par la Terreur, dont il ne parvient pas à exonérer totalement Robespierre, et pour cause.

Cette terreur a été engendrée, notamment, par une conception robespierriste de l'homme qui serait entièrement transformable par les institutions politiques ; il s'agit d'une différence fondamentale entre l'idéologie de Robespierre et la foi chrétienne de Guillemin. Comme le dit Patrick

---

<sup>31</sup> H. Guillemin, *Les « Philosophes » contre Jean-Jacques. Cette « affaire infernale » : l'affaire J.-J. Rousseau-Hume*, 1766, Paris, Plon, 1942.

Brasart, à la suite de Starobinsky, la pensée des Lumières - y compris celle de Rousseau – a récusé la théologie de la Chute<sup>32</sup>. La chute existe bien chez Rousseau ; toutefois, selon lui, elle n'est pas ontologique mais liée aux conditions historiques d'expansion des sociétés. Elles sont donc accessoires, mutables, voire dépassables sinon réversibles. Henri Guillemin chrétien a toujours dit qu'il était très partagé sur le point concernant le péché originel : c'est pour lui un mystère, un mystère que, peut-être et selon moi, il ne souhaitait pas vraiment résoudre car il rend compte d'une vision plus complexe des dimensions tragiques de l'Histoire.

\*\*\*

Pourtant, la conviction de Robespierre, son ardeur, et surtout la mobilisation par ce dernier de lieux communs, de topiques particulières (notamment les métaphores christiques et le goût pour le martyr) font profondément écho à l'*ethos* d'orateur d'Henri Guillemin, à sa position par rapport au monde, telle qu'il souhaite la transmettre au plus grand nombre, au travers d'une pratique de conférences et d'éducation populaire au sens le plus noble du terme.

Comme Robespierre, il croit qu'un espace politique réellement révolutionnaire implique sinon un homme nouveau, du moins un homme avec un nouveau regard. Dans ses entretiens avec Patrick Berthier qui évoque le concept marxiste de changement de structures, voici ce qu'il lui répond : « Changer les structures, bien sûr qu'il le faut. Mais Jean-Jacques Rousseau, Robespierre et Jaurès ont dit, avant Bernanos, que ces changements, ces renversements même, seront inopérants si l'homme ne modifie pas le regard qu'il porte sur les choses.<sup>33</sup> »

Pour cela, il faut offrir une chance à tous les hommes. Robespierre l'affirme clairement : « nous voulons une demeure des hommes où toutes les âmes s'agrandiront.<sup>34</sup> » H. Guillemin cite ce passage avec une émotion justifiée (« et ça j'aime bien » dit-il dans une interview) ; il aurait aimé que ce discours eût été performatif, comme lui-même espère faire de ses conférences, par sa parole, un acte efficace contre l'histoire instituée, celle faite par les vainqueurs sur le dos des vaincus, des forts au détriment des faibles. Au bout du compte, plus qu'une vision mystique de l'homme, davantage qu'un souci constant des pauvres, l'auteur partage avec Robespierre la croyance en la force du propos non pour convaincre comme la rhétorique mais pour faire bouger en profondeur l'esprit des hommes. En ce sens, la foi de Guillemin est aussi une religion de la parole.

---

<sup>32</sup> P. Brasart, « Salve et coagula : Starobinsky et la Révolution française », *Littérature*, n°161, 2011/1, p. 61-78.

<sup>33</sup> P. Berthier, *Henri Guillemin tel quel, op.cit.*, note p.160.

<sup>34</sup> M. de Robespierre, « Discours sur la morale politique qui doivent guider la Convention Nationale dans l'administration intérieure de la République, 05 février 1794, 17 pluviôse an II.

Enfin, Henri Guillemin cite favorablement *Robespierre derniers jours* de Jean-Philippe Domecq<sup>35</sup>, référence étonnante sous sa plume. Ce très beau texte, tout de même assez peu diffusé, ne cherche pas à combler les blancs de l'histoire : son auteur en fait un récit souvent elliptique, très poétique, qui assume son point de vue subjectif et multiplie les adresses à Robespierre. Après la mort d'H. Guillemin, dans une réédition, J.-P. Domecq a rajouté une postface intitulée *La littérature comme acupuncture* dans laquelle il défend la thèse que l'intuition exprimée littérairement peut appuyer sur des points nodaux ignorés du discours historiographique classique afin de réactiver des circuits de pensée souterrains « en toute libre rigueur ». N'est-ce pas là ce que nous proposent les travaux d'H. Guillemin, piquer pour nous réactiver ? Un des multiples avatars de cet homme incessamment sur le chantier ne serait-il pas celui de l'historien comme acupuncteur ?

Martine JACQUES

MCF Littérature française

INSPE. Université Bourgogne Franche-Comté

CPTC EA 4178

---

<sup>35</sup> <sup>35</sup> J.-P. Domecq, *Robespierre, derniers temps*, op.cit.